

MONTESQUIEU

DISSERTATION SUR LA POLITIQUE DES ROMAINS DANS LA RELIGION

Lue à l'Académie de Bordeaux le 18 juin 1716

Cette dissertation fut communiquée à l'Académie de Bordeaux, le 18 juin 1716, & jugée digne d'être lue une seconde fois par l'auteur à la conférence publique du 26 août suivant.

Elle ne fut imprimée qu'après la mort de Montesquieu, en 1799 (a). C'est donc le texte du manuscrit de l'Académie (b) que nous reproduisons.

C'est un cahier de 23 pages (315 × 203 millimètres). L'écriture est celle d'un copiste.

Le manuscrit porte, en marge, sur la première page, quelques annotations, de la main de Lamontaigne, la plupart sans grand intérêt. L'une d'elles, pourtant, mentionne que « suivant une note de M. le Président Barbot » cette dissertation « a été fondue dans le livre de la Grandeur des Romains ». Affertion inexacte, ainsi que le constate, en 1780, la Commission académique de publication. Plus importante est la mention suivante : « Réserve pour la collection & corrigé pour cela dans le Comité du 21 Juin 1785 ».

Les corrections de 1785 sont en effet très visibles sur le manuscrit. Les précédentes éditions ont donné le texte ainsi « corrigé ». Nous avons préféré reproduire ici le texte original de Montesquieu, en indiquant, en notes, les corrections de 1785.

(a) *Œuvres complètes...* Bâle, J. Decker, 1799, t. VI.

(b) Bibl. Mun. Bx. Ms. 828, VI, 6.

CE ne fut ni la crainte ni la piété qui établit la religion chez les Romains, mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte & les cérémonies qu'à donner des loix & bâtir des murailles.

Je trouve cette différence entre les législateurs romains & ceux des autres peuples, que les premiers firent la religion pour l'État, & les autres l'État pour la religion.

Romulus (a), Tatius (b) & Numa (c) affervirent les dieux à la politique : le culte & les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale ; ils ne voulurent point gêner des gens qui ne connoissoient pas encore les engagements d'une société dans laquelle ils venoient d'entrer (d). Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui étoit d'inspirer, à un peuple qui ne craignoit rien, la crainte des dieux, & se servir de cette crainte pour les conduire à leur fantaisie.

Les successeurs de Numa n'osèrent point faire ce que ce prince n'avoit point fait : le peuple, qui avoit beaucoup perdu de sa férocité & de sa rudesse, étoit devenu capable d'une plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux cérémonies de la religion des principes & des règles de morale dont elle manquoit ; mais les (e) Romains étoient trop clairvoyans pour ne point connoître combien une pareille réformation eût été dangereuse : c'eût été convenir que la religion étoit défectueuse ; c'étoit lui donner des âges, (f) & affoiblir son autorité en voulant établir (g). La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nou-

(a) Fondateur de Rome.

(b) Roi des Sabins.

(c) Numa Pompilius, deuxième roi de Rome.

(d) Variante : qu'ils ne connoissoient pas encore.

(e) En marge : législateurs des. Cor-

rection apportée en 1785 par le comité de publication de l'Académie.

(f) Cette expression se retrouve dans les *Lettres persanes* (lettre LX) : [les juifs] se scandalisent de trouver en nous des âges.

(g) Correction de 1785 : l'établir.

velles loix : Les institutions humaines peuvent bien changer , mais les divines doivent être immuables comme les dieux mêmes.

Ainsi le sénat de Rome , ayant chargé le préteur Pétilius d'examiner les écrits du roi Numa , qui avoient été trouvés dans un coffre de pierre , quatre cens ans après la mort de ce roi , résolut de les faire brûler , sur le rapport que lui fit ce préteur que les cérémonies qui étoient ordonnées dans ces écrits différoient beaucoup de celles qui se pratiquoient alors , ce qui pouvoit jeter des scrupules dans l'esprit des simples , & leur faire voir que le culte prescrit n'étoit pas le même que celui qui avoit été institué par les premiers législateurs & inspiré par la nymphe Égérie (a).

On portoit la prudence plus loin : on ne pouvoit lire les livres sibyllins sans la permission du sénat , qui ne la donnoit même que dans les grandes occasions & lorsqu'il s'agissoit de consoler les peuples. Toutes les interprétations étoient défendues ; ces livres même étoient toujours renfermés & , par une précaution si sage , on ôtoit les armes des mains des fanatiques & des féditieux.

Les devins (b) ne pouvoient rien prononcer sur les affaires publiques sans la permission des magistrats ; leur art étoit absolument subordonné à la volonté du sénat ; & cela avoit été ainsi ordonné par les livres des pontifes , dont Cicéron (c) nous a conservé quelques fragments :

Bella disceptanto: prodigia, portenta, ad Etruscos et aruspices, si senatus jufferit, deferunto. Et dans un autre endroit (d) : *Sacerdotum genera duo sunt: unum, quod præsit cærimoniis et sacris; alterum, quod interpretetur fatidicorum et vatum fata incognita, cum senatus populusque adsciverit.*

Polybe met la superstition au rang des avantages que le peuple romain avoit par-dessus les autres peuples : ce qui paroît ridicule

(a) Tite-Live, Liv. XL, chap. XXIX (M.).

(b) Les aruspices.

(c) Lib. 2, *De leg.* (M.). « Qu'ils discutent des guerres. Les prodiges, les événements extraordinaires feront , si le sénat l'ordonne, déférés aux aruspices étrusques. — Il y aura deux genres de prêtres : un pour présider aux cérémo-

nies & aux sacrifices, l'autre pour interpréter les paroles obscures des devins prédisant l'avenir, quand le sénat & le peuple les mandera. » Quelques mots incorrects de la citation de Montesquieu ont été corrigés par le Comité de 1785 : *duo genera, interpretetur, effata.*

(d) Même livre.

aux sages est nécessaire pour les fots ; & ce peuple , qui se met si facilement en colère , a besoin d'être arrêté par une puissance invincible.

Les augures & les aruspices étoient proprement les grotesques du paganisme ; mais on ne les trouvera point ridicules , si l'on fait réflexion que , dans une religion toute populaire comme celle-là , il n'y avoit rien (a) d'extravagant ; la crédulité du peuple réparoit tout chez les Romains : plus une chose étoit contraire à la raison humaine , plus elle leur paroissoit divine. Une vérité simple ne les auroit pas vivement touchés : il leur falloit des sujets d'admiration ; il leur falloit des signes de la divinité ; & ils ne les trouvoient que dans le merveilleux et le ridicule.

C'étoit , à la vérité , une chose très-extravagante de faire dépendre le salut de la république de l'appétit sacré d'un poulet & de la disposition des entrailles des victimes ; mais ceux qui introduisirent ces cérémonies en connoissoient bien le fort et le foible , & ce ne fut que par de bonnes raisons qu'ils péchèrent contre la raison même. Si ce culte (b) avoit été plus raisonnable , les gens d'esprit en auroient été la dupe aussi bien que le peuple , & par là on auroit perdu tout l'avantage qu'on en pourroit attendre : il falloit donc des cérémonies qui pussent entretenir la superstition des uns , & entrer dans la politique des autres : c'est ce qui se trouvoit dans les divinations. On y mettoit les arrêts du ciel dans la bouche des principaux sénateurs , gens éclairés , & qui connoissoient également le ridicule et l'utilité des divinations.

Cicéron dit (c) que Fabius , étant augure , tenoit pour règle que ce qui étoit avantageux à la république se faisoit toujours sous de bons auspices :

Optimis auspiciis geri , quæ pro salute republicæ gererentur ; quæ contra republicam gererentur , contra auspicia fieri (d).

(a) *Correction de 1785* : rien ne paroissoit.

(b) *Première rédaction* : cette politique.

(c) *De senectute*. (M.)

(d) « Être fait sous les meilleurs auspices ce qui est fait pour le salut de la république , & contre eux ce qui est entre-

pris contre la république. » Le comité de 1785 a rétabli le texte de cette citation erronée de Montesquieu : *optimis auspiciis ea geri quæ pro reipublicæ salute gererentur ; quæ contra rempublicam ferrentur contra auspicia ferri*.

Le même dit (a) qu'il est de l'opinion de Marcellus (b) qui disoit que, quoique la crédulité populaire eût établi au commencement les augures, on en avoit retenu l'usage pour l'utilité de la république ; & il met cette différence entre les Romains & les étrangers, que ceux-ci s'en servoient indifféremment dans toutes les occasions, & ceux-là seulement dans les affaires qui regardoient l'intérêt public. Cicéron (c) nous apprend que la foudre tombée du côté gauche étoit d'un bon augure, excepté dans les assemblées du peuple, *præterquam ad comitia*. Les règles de l'art cessoient dans cette occasion : les magistrats y jugeoient à leur fantaisie de la bonté des auspices, & ces auspices étoient une bride avec laquelle ils menotent le peuple. Cicéron ajoute : *Hoc institutum reipublicæ causâ est, ut comitiorum, vel in jure legum, vel in judiciis populi, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes* (d). Il avoit dit auparavant qu'on lisoit dans les livres sacrés : *Jove tonante et fulgurante, comitia populi habere nefas esse* (e). Cela avoit été introduit, dit-il, pour fournir un prétexte aux magistrats de rompre les assemblées du peuple (f).

Hoc reipublicæ causâ constitutum; comitiorum enim non habendorum causas esse voluerunt. Au reste, il étoit indifférent que la victime qu'on immoloit se trouvât de bon ou de mauvais augure ; car lorsqu'on n'étoit point content de la première, on en immoloit une seconde, une troisième, une quatrième, qu'on appelloit *hostiæ succedaneæ*. Paul Émile voulant sacrifier fut obligé d'égorger vingt victimes : les dieux ne furent apaisés qu'à la dernière, dans laquelle on trouva des signes qui promettoient la victoire. C'est pour cela qu'on avoit coutume de dire que, dans les sacrifices, les

(a) C. *De divinat.* (M.) Liv. II, chap. XXXV & XXXVI.

(b) *Corréction de 1785* : Il pense, comme Marcellus.

(c) Liv. 2, *De divinat.* (M.), chap. XXXV.

(d) *De divinat.*, ch. XXXV. — Il faut lire : *quod quidem institutum...* « Il a été décidé, pour le bien de la république, que les principaux citoyens donneraient leur avis, soit sur la tenue des comices,

soit pour le vote des lois, soit dans les jugements du peuple ou l'élection des magistrats. »

(e) *Ibidem*, ch. XVIII. — « Quand Jupiter tonne & lance la foudre, il est interdit de tenir les comices du peuple. »

(f) *Ibidem*. — « Il se pourrait que cela eût été institué dans l'intérêt public ; on a voulu, en effet, avoir un motif de ne pas tenir les comices. »

dernières victimes valaient toujours mieux que les premières. César ne fut pas si patient que Paul Émile : ayant égorgé plusieurs victimes, dit Suétone (a), sans en trouver de favorables, il quitta les autels avec mépris, et entra dans le sénat : *Pluribus hostiis caesis, cum litare non posset, introiit curiam, spretâ religione.*

Comme les magistrats se trouvoient maîtres des présages, ils avoient un moyen sûr pour détourner le peuple d'une guerre qui auroit été funeste, ou pour lui en faire entreprendre une qui auroit pu être utile. Les devins, qui suivoient toujours les armées, & qui étoient plutôt les interprètes du général que des dieux, inspiroient de la confiance aux soldats. Si par hasard quelque mauvais présage avoit épouvanté l'armée, un habile général en convertissoit le sens & se le rendoit favorable ; ainsi Scipion, qui tomba en sautant de son vaisseau sur le rivage d'Afrique, prit de la terre dans ses mains : « Je te tiens, dit-il, ô terre d'Afrique ! » Et par ces mots rendit heureux un présage qui avoit paru si funeste.

Les Siciliens, s'étant embarqués pour faire quelque expédition en Afrique, furent si épouvantés d'une éclipse de soleil, qu'ils furent sur le point d'abandonner leur entreprise ; mais le général leur représenta qu'à la vérité cette éclipse eût été de mauvais augure si elle eût paru avant leur embarquement, mais que, puisqu'elle n'avoit paru qu'après, elle ne pouvoit menacer que les Africains. Par là il fit cesser leur frayeur, et trouva, dans un sujet de crainte, le moyen d'augmenter leur courage.

César fut plusieurs fois averti par les devins de ne point passer en Afrique avant l'hiver. Il ne les écouta pas, & prévint par là ses ennemis, qui, sans cette diligence, auroient eu le temps de réunir leurs forces.

Craffus, dans (b) un sacrifice, ayant laissé tomber son couteau des mains, on en prit un mauvais augure ; mais il rassura le peuple en lui disant : « Bon courage ! au moins mon épée ne m'est jamais tombée des mains. »

Lucullus étant près de donner bataille à Tigrane, on vint lui

(a) *In Jul. Cæs., lib I, cap. LXXX* (M.). — « Après avoir immolé plusieurs victimes sans pouvoir obtenir de bons

présages, il entra dans la curie, méprisant tout scrupule religieux. »

(b) *Correction de 1785* : pendant.

dire que c'étoit un jour malheureux : « Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire. »

Tarquin le Superbe, voulant établir des jeux à l'honneur de la déesse Mania, consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit obscurément, et dit qu'il falloit sacrifier têtes pour têtes, *capitibus pro capitibus supplicandum*. Ce prince, plus cruel encore que superstitieux, fit immoler des enfans ; mais Junius Brutus changea ce sacrifice horrible ; car il le fit faire avec des têtes d'ail et de pavot, & par là remplit ou éluda l'oracle (a).

On coupoit le nœud gordien quand on ne pouvoit pas le délier ; ainsi Claudius Pulcher, voulant donner un combat naval, fit jeter les poulets sacrés dans l'eau (b), afin de les faire boire, disoit-il, puisqu'ils ne vouloient pas manger.

quia esse nolunt, bibant (c).

Il est vrai qu'on punissoit quelquefois un général de n'avoir pas suivi les présages ; et cela même étoit un nouvel effet de la politique des Romains. On vouloit faire voir au peuple que les mauvais succès, les villes prises, les batailles perdues, n'étoient point l'effet d'une mauvaise constitution de l'État, ou de la foiblesse de la république, mais de l'impiété d'un citoyen, contre lequel les dieux étoient irrités. Sur (d) cette persuasion, il n'étoit pas difficile de rendre la confiance au peuple ; il ne falloit pour cela que quelques cérémonies & quelques sacrifices. Ainsi, lorsque la ville étoit menacée ou affligée de quelque malheur, on ne manquoit pas d'en chercher la cause, qui étoit toujours la colère de quelque dieu dont on avoit négligé le culte : il suffisoit, pour s'en garantir, de faire des sacrifices & des processions, de purifier la ville avec des torches, du soufre & de l'eau salée. On faisoit faire à la victime le tour des remparts avant de l'égorger, ce qui s'appeloit *sacrificium amburbium*, & *amburbiale* (e). On alloit même quelquefois jusqu'à purifier les armées & les flottes, après quoi chacun reprenoit courage.

(a) *Macrob., l. 1, Saturnal (M.),* boivent ! »
chap. VII.

(b) *Correction de 1785 : dans la mer.*

(c) *Val. Max., c. 6 (M.).* — « Puis-
qu'ils ne veulent pas manger, qu'ils

(d) *Correction de 1785 : avec.*

(e) « Sacrifice qu'on promène autour
de la ville. »

Scévola, grand pontife, & Varron, un de leurs grands théologiens, disoient qu'il étoit nécessaire que le peuple ignorât beaucoup de choses vraies, & en crût beaucoup de fausses : saint Augustin dit que Varron avoit découvert par là tout le secret des politiques & des ministres d'État : *Totum consilium prodidit sapientum per quod civitates et populi regerentur* (a).

Le même Scévola, au rapport de saint Augustin (b), divisoit les dieux en trois classes : ceux qui avoient été établis par les poètes, ceux qui avoient été établis par les philosophes, & ceux qui avoient été établis par les magistrats, *a principibus civitatis*.

Ceux qui lisent l'histoire romaine, & qui font un peu clairvoyans, trouvent à chaque pas des traits de cette politique que nous venons de marquer (c). Ainsi on voit Cicéron qui, en particulier, & parmi ses amis, fait à chaque moment une confession d'incrédulité : *Adeone me delirare censet ista ut credam?* (d) [& on voit le même Cicéron] (e) parler en public, avec un zèle extraordinaire, contre l'impiété de Verrés.

On voit un Clodius, qui avoit insolemment profané les mystères de la bonne déesse, & dont l'impiété avoit été marquée par vingt arrêts du sénat, faire lui-même une harangue remplie de zèle à ce sénat qui l'avoit foudroyé, contre le mépris des pratiques anciennes & de la religion. On voit un Salluste, le plus corrompu de tous les citoyens, mettre à la tête de ses ouvrages une préface digne de la gravité & de l'austérité de Caton. Je n'aurois jamais fait, si je voulois épuiser tous les exemples.

Quoique les magistrats ne donnassent point dans la religion du peuple, il ne faut pas croire qu'ils n'en eussent point. M. Cudworth (f) a fort bien prouvé que ceux qui étoient éclairés parmi les païens adoroient une divinité suprême, dont les divinités du peuple n'étoient qu'une participation. Les païens, très-peu scrupuleux dans le culte, croyoient qu'il étoit indifférent d'adorer la di-

(a-b) *De civit. Dei*, lib. IV, cap. XXXI (M.). — « Il mit en évidence le sage moyen par lequel on gouverne les cités & les peuples. »

(c) *Correction de 1785* : de la politique dont nous parlons.

(d) *Tusc.*, I, 10. Il faut lire : ...ut ista... — « Me crois-tu extravagant au point de croire ces choses ? »

(e) Biffé.

(f) Ralph Cudworth (1617—1688).

vinité même, ou les manifestations de la divinité ; d'adorer, par exemple, dans Vénus, la puissance passive de la nature, ou la divinité suprême en tant qu'elle est susceptible de toute génération ; de rendre un culte au soleil, ou à l'Être suprême en tant qu'il anime les plantes & rend la terre féconde par sa chaleur. Ainsi, le stoïcien Balbus (a) dit, dans Cicéron (b), que Dieu participe, par sa nature, à toutes les choses d'ici-bas ; qu'il est Cérès sur la terre, Neptune sur les mers :

Deus pertinens per naturam cujusque rei, per terras Ceres, per mare Neptunus, alia per alia, poterunt intelligi : qui qualesque sint, quoque eos nomine consuetudo nuncupaverit, hos deos & venerari & colere debemus.

Nous en saurions davantage si nous avions le livre qu'Asclépiade composa, intitulé *l'Harmonie de toutes les théologies*.

Comme le dogme de l'âme du monde étoit presque universellement reçu, & que l'on regardoit chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette âme étoit répandue, il sembloit qu'il étoit permis d'adorer indifféremment toutes ces parties, & que le culte devoit être arbitraire comme étoit le dogme.

Voilà d'où étoit né cet esprit de tolérance & de douceur qui régnoit dans le monde païen : on n'avoit garde de se persécuter & de se déchirer les uns les autres ; toutes les religions, toutes les théologies, y étoient également bonnes ; les hérésies, les guerres & les disputes de religion y étoient inconnues ; pourvu qu'on allât adorer au temple, chaque citoyen étoit grand pontife dans sa famille.

Les Romains étoient encore plus tolérans que les Grecs, qui ont toujours gâté tout : chacun sçait la malheureuse destinée de Socrate.

Il est vrai que la religion égyptienne fut toujours proscrite à

(a) Quintus Lucilius Balbus, philosophe stoïcien.

(b) *De natura deorum, lib. II, cap. XXVIII* (M.). Il faut lire : *per maria Neptunus, alii per alia*. — « On peut discerner qu'il y a un dieu qui participe à l'essence de chaque chose : Cérès sur

les continents, Neptune sur les mers, divinités autres en d'autres lieux. Nous devons vénérer & rendre un culte à ces dieux, de quelque nature qu'ils soient & sous quelque nom que la coutume les ait désignés. »

Rome : c'est qu'elle étoit intolérante, qu'elle vouloit régner seule, & s'établir sur les débris des autres ; de manière que l'esprit de douceur & de paix qui régnoit chez les Romains fut la véritable cause de la guerre qu'ils lui firent sans relâche.

Le sénat ordonna d'abattre les temples des divinités égyptiennes ; & Valère Maxime rapporte (a), à ce sujet, qu'Émilien Paulus donna les premiers coups, afin d'encourager par son exemple les ouvriers frappés d'une crainte superstitieuse (b).

Mais les prêtres d'Isis & de Sérapis avoient encore plus de zèle pour établir ces cérémonies qu'on n'en avoit à Rome pour les proscrire. Quoique Auguste, au rapport de Dion (c), en eût défendu l'exercice dans Rome, Agrippa, qui commandoit dans la ville à son absence, fut obligé de le défendre une seconde fois. On peut voir, dans Tacite & dans Suétone (d), les fréquens arrêts que le sénat fut obligé de rendre pour bannir ce culte de Rome.

Il faut remarquer que les Romains confondirent les Juifs avec les Égyptiens, comme on sçait qu'ils confondirent les chrétiens avec les juifs : ces deux religions furent longtemps regardées comme deux branches de la première, & partagèrent avec elle la haine, le mépris & la persécution des Romains. Les mêmes arrêts qui abolirent à Rome les cérémonies égyptiennes mettent toujours les cérémonies juives avec celles-ci, comme il paroît par Tacite (e), & par Suétone, dans les vies de Tibère & de Claude. Il est encore plus clair que les historiens n'ont jamais distingué le culte des chrétiens d'avec les autres. On n'étoit pas même revenu de cette erreur du temps d'Adrien comme il paroît par une lettre que cet empereur écrivit d'Égypte au consul Severianus (f) : Toux ceux qui, en Égypte, adorent Sérapis, sont chrétiens, & ceux même qu'on appelle évêques sont attachés au culte de Sérapis. Il n'y a point de juif, de prince de la synagogue, de samaritain, de prêtre des chré-

(a) Liv. I, c. 3 (M.), art. 3.

(b) *Première rédaction* : Valère Maxime rapporte l'action d'Emilien Paulus qui, après un rapport du Sénat qui ordonnoit qu'on abattit les temples des divinités égyptiennes, prit lui-même une hache &

donna les premiers coups.

(c) [Dion Cassius], l. 34 (M.).

(d) L. 2 (M.).

(e) [Annales], l. 2 [ch. LXXXV] (M.).

(f) *Correction de 1785* : Servianus.

tiens, de mathématicien, de devin, de baigneur, qui n'adore Sérapis. Le patriarche même des juifs adore indifféremment Sérapis & le Christ. Ces gens n'ont d'autre dieu que Sérapis ; c'est le dieu des chrétiens, des juifs & de tous les peuples :

Illi qui Serapium colunt, christiani sunt; & devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos dicunt. Nemo hic archisynagoga judæorum, nemo samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes, qui non Serapin colat. Ipse ille patriarcha judæorum scilicet cum Aegyptum venerit, ab aliis Serapidam adorare, ab aliis cogitur Christum. Viris illis deus est Serapia: hunc judæi, hunc christiani, hunc omnes & gentes (a).

Peut-on avoir des idées plus confuses de ces trois religions, & les confondre plus grossièrement ?

Chez les Égyptiens, les prêtres faisoient un corps à part, qui étoit entretenu aux dépens du public ; de là naissoient plusieurs inconvéniens : toutes les richesses de l'État se trouvoient englouties dans une société de gens qui, recevant toujours & ne rendant jamais, attiroient insensiblement tout à eux. Les prêtres d'Égypte, ainsi gagés pour ne rien faire, languissoient tous dans une oisiveté dont ils ne fortoient qu'avec les vices qu'elle produit : ils étoient brouillons, inquiets, entreprenans ; & ces qualités les rendoient extrêmement dangereux. Enfin, un corps dont les intérêts avoient été violemment séparés de ceux de l'État étoit un monstre ; & ceux qui l'avoient établi avoient jeté dans la société une semence de discorde & de guerres civiles. Il n'en étoit pas de même à Rome : on y avoit fait de la prêtrise une charge civile ; les dignités d'augure & de grand pontife, étoient des magistratures : ceux qui en étoient revêtus étoient membres du sénat, & n'avoient pas, par conséquent, des intérêts différens de ceux de ce corps. Bien loin de se servir de la superstition pour opprimer la république, ils l'emploient utilement à la soutenir. Dans notre ville, dit Cicéron (b),

(a) Flavius Vopiscus, *Vita Saturnini*. Le comité de 1785 a rectifié la citation incorrecte de Montesquieu : *Illic qui Serapin... illic archisynagogus... Serapin adorare... Unus illis deus est Serapis...*

hunc omnes venerantur & gentes.

(b) *L. I, de divinatione* (M.), chap. XL. Montesquieu a tronqué & modifié le texte original qu'il faut lire comme suit : *Omnino apud veteres, qui rerum*

les rois & les magistrats qui leur ont succédé ont toujours eu un double caractère, & ont gouverné l'État sous les auspices de la religion : *Apud veteres, qui rerum potiebantur, iidem auguria tenebant, ut testis est nostra civitas, in qua & reges & augures, & postea privati eodem sacerdotio præditi rempublicam religionum auctoritate vexerunt.*

Les duumvirs avoient la direction des choses sacrées ; les quin-décemvirs avoient soin des cérémonies de la religion, gardoient les livres des sibylles ; ce que faisoient auparavant les décemvirs & les duumvirs. Ils consultoient les oracles lorsque le sénat l'avoit ordonné, & en faisoient le rapport, y ajoutant leurs avis ; ils étoient aussi commis pour exécuter tout ce qui étoit prescrit dans les livres des sibylles, & pour faire célébrer les jeux séculaires : de manière que toutes les cérémonies religieuses passaient par les mains des magistrats.

Les rois de Rome avoient une espèce de sacerdoce : il y avoit de certaines cérémonies qui ne pouvoient être faites que par eux. Lorsque les Tarquins furent chassés, on craignoit que le peuple ne s'aperçût de quelque changement dans la religion ; cela fit établir un magistrat appelé *rex sacrorum*, & dont la femme étoit appelée *regina sacrorum*, qui, dans les sacrifices, faisoient les fonctions des anciens rois. Ce fut le seul vestige de royauté que les Romains conservèrent parmi eux (a).

Les Romains avoient cet avantage, qu'ils avoient pour législateur le plus sage prince dont l'histoire profane ait jamais parlé (b) : ce grand homme ne chercha dans (c) tout son règne qu'à faire fleurir la justice & l'équité, & il ne fit pas moins sentir sa modération à ses voisins qu'à ses sujets. Il établit les fécialiens, qui

potiebantur, iidem auguria tenebant; ut enim sapere, sic divinare regale ducebant. Testis est nostra civitas, in qua & reges augures & postea privati eodem sacerdotio præditi rempublicam religionum auctoritate rexerunt. — « D'une manière générale, chez les anciens, ceux qui détenaient le pouvoir possédaient aussi la science augurale ; en effet, la divination était, comme le favori, l'apanage des

rois. Témoin, notre propre cité où les rois augures, & plus tard des particuliers investis du même sacerdoce, gouvernèrent l'État par l'autorité que leur conférait leur caractère religieux. »

(a) Machiavel, *Discorsi*, I, 25.

(b) Numa.

(c) *Corrections de 1785* : pendant... quand.

étoient des prêtres sans le ministère desquels on ne pouvoit faire ni la paix ni la guerre. Nous avons encore des formulaires de sermens faits par ces fécialiens lorsqu'(*a*) on concluoit la paix avec quelque peuple. Dans celle que Rome fit avec Albe, un fécialien dit, dans Tite-Live (*b*) : Si le peuple romain est le premier à s'en départir, *publico consilio dolove malo* (*c*), qu'il prie Jupiter de le frapper comme il va frapper le cochon qu'il tenoit dans ses mains ; & aussitôt il l'abattit d'un coup de caillou.

Avant que de commencer la guerre, on envoyoit un de ces fécialiens faire ses plaintes au peuple qui avoit porté quelque dommage à la république. Il lui donnoit un certain temps pour consulter, & pour chercher les moyens de rétablir la bonne intelligence ; mais, si on négligeoit de faire l'accommodement, le fécialien s'en retournoit & fortoit des terres de ce peuple injuste, après avoir invoqué contre lui les dieux célestes & ceux des enfers. Pour lors le sénat ordonnoit ce qu'il croyoit juste & pieux. Ainsi les guerres ne s'entreprenoient jamais à la hâte, & elles ne pouvoient être qu'une fuite d'une longue & mûre délibération.

La politique qui régnoit dans la religion des Romains se développa encore mieux dans leurs victoires. Si la superstition avoit été écoutée, on auroit porté chez les vaincus les dieux des vainqueurs ; on auroit renversé leurs temples ; &, en établissant un nouveau culte, on leur auroit imposé une servitude plus rude que la première. On fit mieux : Rome se soumit elle-même aux divinités étrangères, elle les reçut dans son sein ; &, par ce lien, le plus fort qui soit parmi les hommes, elle s'attacha des peuples qui la regardèrent plutôt comme le sanctuaire de la religion que comme la maîtresse du monde.

Mais, pour ne point multiplier les êtres, les Romains, à l'exemple des Grecs, confondirent adroitement les divinités étrangères avec les leurs : s'ils trouvoient dans leurs conquêtes un dieu qui eût du rapport à quelqu'un de ceux qu'on adoroit à Rome, ils l'adoptoient, ainsi faut dire, en lui donnant le nom de la divinité

(*a*) *Corrections de 1785* : pendant... quand.

(*b*) Liv. I, chap. XXIV (M.).

(*c*) « Par délibération publique ou frauduleusement. »

romaine, & lui accordoient, si j'ose me servir de cette expression, le droit de bourgeoisie dans leur ville. Ainsi, lorsqu'ils trouvoient quelque héros fameux qui eût purgé la terre de quelque monstre, ou soumis quelque peuple barbare, ils lui donnoient aussitôt le nom d'Hercule. Nous avons percé jusqu'à l'Océan, dit Tacite (a), & nous y avons trouvé les colonnes d'Hercule ; soit qu'Hercule y ait été, soit que nous ayons attribué à ce héros tous les faits dignes de sa gloire : *Ipsam quinetiam Oceanum illa tentavimus : & superesse adhuc Herculis columnas fama vulgavit, sive adiit Hercules, seu quidquid ubique magnificum est, in claritatem ejus referre consuevimus.*

Varron a compté quarante-quatre de ces dompteurs de monstres ; Cicéron (b) n'en a compté que six, vingt-deux Muses, cinq Soleils, quatre Vulcains, cinq Mercures, quatre Apollons, trois Jupiters.

Eusèbe va bien plus loin (c) : il compte presque autant de Jupiters que de peuples.

Les Romains, qui n'avoient proprement d'autre divinité que le génie de la république, ne faisoient point d'attention au désordre & à la confusion qu'ils jetoient dans la mythologie : la crédulité des peuples, qui est toujours au-dessus du ridicule & de l'extravagant, répairoit tout.

(a) [De moribus Germanorum], l. 5, c. 34 (M.). Il faut lire : *ejus referre consuevimus.*

(b) L. 3, de *natura deorum* (M.), dans les chapitres XVI, XXI, XXII, XXIII.
(c) *Præpar. evang.*, L. 3 (M.).